

Parrivée de nouveaux colons, on bâtit la première église, aussi en bois ; elle subsista jusqu'en 1792.

Un recensement, dressé en 1693, donne 165 âmes à la Rivière-Ouelle, 89 à Sainte-Anne ; il n'est pas fait mention de Kamouraska, dans ce recensement ; nous ne savons pourquoi cette lacune ; car il est certain qu'à cette date il y avait déjà un certain nombre de familles fixées en cet endroit. Vers 1692, on voit apparaître le premier notaire du comté : Maître Etienne Janneau, notaire royal, qui instrumentait pour tout le comté, et s'occupait en même temps d'agriculture, à la Rivière-Ouelle.

Depuis les premiers établissements, la colonisation avait suivi un progrès régulier. Trois causes facilitaient cet accroissement : la grande fertilité des terres faciles à déboiser ; l'extrême abondance de la pêche ; et la sécurité de ce coin du littoral moins exposé que bien d'autres aux incursions des Iroquois. Disons un mot de la pêche, qui, de nos jours encore, est une ressource importante pour les paroisses situées immédiatement sur le fleuve. Jusqu'au commencement de ce siècle, le saumon, l'aloise, l'esturgeon, l'anguille, le hareng, etc., se prenaient en quantité qui aurait fait la fortune des habitants s'ils avaient eu un marché convenable, à proximité ; mais la plupart de ces poissons étaient presque sans valeur, faute de moyen d'écoulement. Quand, selon l'expression populaire, le hareng donnait, ce qui avait lieu vers la fin de juin, il n'était pas rare de prendre à la même marée, dans une seule pêche, cinq à six cents barriques de ce poisson. (Une barrique contient six minots).

Une autre pêche lucrative est celle du marsouin. Les habitants de Sainte-Anne et de la Rivière-Ouelle en prennent encore un certain nombre, chaque printemps ; alors on aurait pu en capturer des milliers. M. de la Bouteillerie intéressa à cette entreprise un riche citoyen de Québec, M. Charles Denys, sieur de Vitré. M. de Vitré obtint du roi, en 1693, une somme de cinq cents livres en argent, et deux mille livres de fil à murue et autant de cordage de un à deux pouces, pour l'aider à tendre une pêche aux marsouins à la Rivière-Ouelle. Il est à supposer que cette tentative ne fut pas sans succès, car l'année suivante, le roi lui accorda les mêmes gratifications. Au printemps de 1701, M. de Vitré fit un nouvel essai de pêche, entre les fles de Kamouraska et la terre ferme ; il prit une grande quantité de ces cétacés. "Une malencontreuse baleine déranga cette pêche qui promettait beaucoup, dit La Potherie. Elle s'entortilla dans plus de quarante brasses de filets qu'elle entraîna avec elle. On l'a trouvée échouée dans cet équipage à sept lieues de là. Elle était fort maigre."

Kamouraska eut, en 1709, un prêtre résident : c'était l'abbé Philippe Rageot, qui y demeura deux ans. Le premier curé en titre de cette paroisse fut nommé en 1714, par Mgr de Saint-Vallier, il s'appelait Etienne Auclair, et fut curé de Kamouraska jusqu'à sa mort arrivée en 1748.

M. Jacques Leselache vint résider à Sainte-Anne, en 1715 ; c'est sous ses soins que fut construite la première chapelle de cette paroisse, dans le haut de Sainte-Anne,

à l'endroit, probablement, où en 1735, on bâtit la première église en pierre, M. Louis-Bernard Gastonguay était alors curé.

A partir de 1718, la Rivière-Ouelle cessa d'avoir un curé résident ; les curés de Sainte-Anne en étaient chargés. On voit se succéder dans ces fonctions : MM. Nicolas-Joseph Chasle, Saaveñer-de-Coppin, le frère Maurice Imbault, récollet, et M. L. B. Gastonguay, jusqu'en 1734. A cette époque M. Charles Duchouquet fut nommé curé de la Rivière-Ouelle.—(A suivre).

CAUSERIE AGRICOLE

La tourbe des savannes.

Les savannes de la province de Québec, qui attristent l'œil du voyageur par l'aspect désolé des maigres épinettes incapables d'y végéter, seraient susceptibles de fournir aux cultivateurs de leur voisinage de nombreuses ressources.

Leur pauvreté plus apparente que réelle pourrait se transformer en richesse.

Il ne peut encore être question ici d'utiliser la tourbe qu'elles renferment comme combustible. Le bois est encore trop abondant et trop bon marché pour cela. Mais elles peuvent rendre de grands services aux cultivateurs ménagers et industriels qui voudraient les faire entrer, après les avoir fait dessécher à l'air, comme élément dans la composition des composts.

Le peu de soin qu'ont malheureusement nos cultivateurs des fumiers d'étable, nous fait craindre que la pratique des composts soit encore chose bien rare, trop rare dans la province de Québec, où pourtant le besoin d'engrais est assez général.

Une autre manière d'utiliser les tourbes serait d'en faire des litières d'étables. Elles en font d'excellents, et comme telles sont très recherchées dans ce but par certaines administrations de transports parisiens, qui emploient un grand nombre de chevaux, comme la compagnie des Omnibus et les Petites Voitures.

La tourbe, une fois desséchée, peut absorber au lieu de l'eau malsaine qu'elle renfermait en excès, une quantité considérable de purin, qui facilitera sa décomposition et en fera un engrais très riche, qu'on l'emploie seule comme à Paris, ou recouverte de paille comme en Italie. Les italiens, ont en effet trouvé que le meilleur couchage pour les chevaux et le gros bétail devait se composer d'une couche de tourbe, épaisse d'un ou deux pouces, sur laquelle on épargille une couche de paille fraîche. Celle-ci, en s'interposant entre la couche de tourbe et le corps de l'animal, le préserve des impuretés qui pourraient souiller sa robe ou pénétrer entre les crins et se fixer sur la peau. De son côté la tourbe joue son rôle d'absorbant énergétique et conserve à la paille, qui lui est superposée, un état sec qu'elle n'aurait pas autrement et qui permet de prolonger sa durée comme litière et par suite d'en diminuer la consommation pour cet usage dans les années où la paille est rare. Dans les années d'abondance, où